

LA GROTTTE NOTRE-DAME À CHÂTEAUNEUF (La Palud-sur-Verdon, Alpes-de-Haute-Provence)

Paul Courbon & Jean-Yves Bigot



Le village de Châteauneuf-les-Moustiers en avril 2008, en arrière plan, le Mont Chiran (1905m)

Synonymie

La grotte est citée « Balmis de Castro Novo » dans un compte de décimes de 1274. D'après les archives communales de Châteauneuf, la cavité est connue sous le nom de « chapelle de Notre-Dame de la Baume » ou encore « grotte de Notre Dame ou des Templiers » (Collier, 1969a). La grotte prend parfois le nom de « grotte Notre Dame » (Capoduro, 1914) ou de « chapelle Notre-Dame » (Verdegen, 1981).

Localisation

À six kilomètres au nord de la Palud-sur-Verdon, en prenant la route départementale 123, un village en ruines, perché sur le sommet d'une colline, domine le paysage, c'est Châteauneuf-lès-Moustiers. Nous verrons plus loin les raisons de l'abandon de ce village.

On parvient à Châteauneuf par un mauvais chemin empierré qui se prolonge vers le nord-ouest, au-delà du terre-plein herbeux du village. C'était le chemin d'intérêt commun n° 6, ainsi classé par l'administration en 1860, qui reliait la Palud à Mezel. Aujourd'hui, ce chemin déclassé rejoint la route départementale 17 à partir du village, après un parcours de quatre kilomètres passant par les Brochiers.

Au-delà de Châteauneuf, ce chemin descend le long de la rive droite du Bau (on peut trouver aussi « Baou »). Après moins d'un kilomètre, il longe sur la gauche de hautes falaises creusées de plusieurs anfractuosités. Parmi elle, plus profonde que les autres, une grotte, où se superposent curieusement deux niveaux, abrite une chapelle (figure n° 1). C'est la grotte Notre-Dame ou du templier. Outre la chapelle, la grotte comporte des murs avec meurtrières évoquant un aspect défensif.

Histoire de la grotte

Concernant l'appellation « grotte du Templier », rappelons que Philippe IV le Bel, roi de France, désirent s'emparer des richesses de l'ordre des Templiers, recourt à la torture pour faire avouer à 138 chevaliers de nombreux méfaits, tels la sodomie et la sorcellerie. Abandonnés par le pape Clément V, ils subiront un long procès (1307-1310) à l'issue duquel ils sont déclarés hérétiques et relaps. En 1312, le pape décide de la suppression de l'ordre.

La tradition rapporte qu'un religieux templier s'étant évadé de sa prison lors du procès intenté à cet ordre, vint se réfugier dans la grotte et qu'il y mourut en odeur de sainteté. Mais, comme nous le verrons plus loin, aucun écrit n'est venu confirmer cette tradition orale.

Par ailleurs, selon Raymond Collier (1969a), une petite communauté de moines, sortes d'ermites, habitait la grotte durant le XIII^e siècle. Cette occupa-

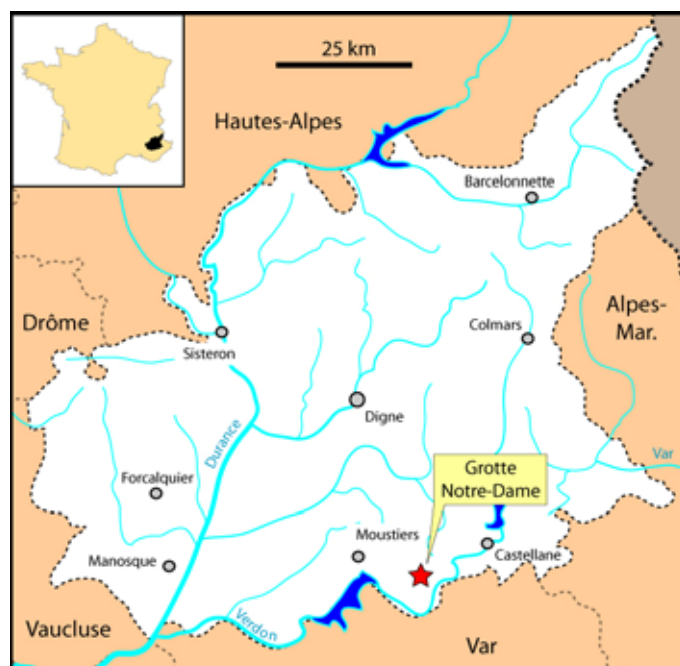


Fig. 1 : Situation de Notre-Dame sur la carte des Alpes-de-Haute-Provence

tion est attestée par un compte de décimes de 1274, un impôt ecclésiastique. Si elle s'est poursuivie au début du XIV^e siècle, cette occupation serait alors peu compatible avec la tradition du templier. À moins que le templier n'ait été accueilli par les moines.

La tradition rapporte encore que les murs de fortification ont été mis en place au Moyen Age, alors que les seigneurs de Rougon harcelaient leurs voisins pour s'accaparer leurs biens, notamment les moulins édifiés le long de la rivière du Bau : « Le Sir de Châteauneuf, à l'époque médiévale, perpétuellement attaqué par ce Sir de Rougon, d'humeur particulièrement combative, concentrait son armée dans la grotte Notre Dame » (Capoduro, 1914).

Cependant, la technique de construction de la courtine et la présence de meurtrières évoquent plutôt le XVII^e, voire le XVI^e siècle, période où les conflits sanglants sont fréquents : invasions de la Provence par Charles-Quint et surtout les Guerres de Religion (Allemand & Ungar, 1988). D'après Jacques Cru (2001) : « dans la seconde moitié du XVI^e siècle, Jean de Pontevès, comte de Carcès, seigneur entre autres de Châteauneuf (et qui tient un rôle de premier plan dans les guerres de religion), estime sans doute le village indéfendable en raison de sa situation géographique. Pour protéger ses hommes, il fortifie la grotte à deux étages appelée plus tard Grotte Notre Dame... »

Si la baume a une première vocation militaire évidente, elle abrite aussi une chapelle dans son porche inférieur, suffisamment grand à cet effet. Cette chapelle a été bâtie après la période de troubles qui avait conduit à la fortification de la grotte. La date de 1746 est inscrite sur sa façade, mais il est probable que la construction de cette chapelle soit antérieure et qu'elle ait probablement été édifiée au XVII^e ou XVIII^e siècle. Très vénérée, la population s'y rendait chaque année en pèlerinage le jour de l'Assomption. Pour en revenir à la tradition du templier, abordée au début, Jacques Cru nous rapporte : « Dans les comptes-rendus des délibérations du conseil de la communauté sous l'Ancien régime, puis du conseil municipal sous la Révolution, il est souvent question de cette grotte « en grande vénération », mais elle est nommée chaque fois Grotte de Notre-Dame, jamais Grotte du (ou des) templier(s) » (Cru, 2001).

Description de la grotte

Quand on passe sur le chemin juste en dessous de la grotte, on n'en voit pas grand-chose. Par contre, de l'autre côté du ravin du Bau, au hameau des Subis, on voit parfaitement le double porche monumental de la grotte (figure 2) ainsi que la chapelle,

l'escalier de 12 marches permettant d'y accéder et les murs de défense. L'arche rocheuse séparant les deux étages n'est pas épaisse : 1,3 m au départ. S'il existe de nombreuses cavités à plusieurs étages, ici la formation de ces deux niveaux aussi proches l'un de l'autre est très curieuse, mais tout ce qu'il y a de plus naturel. Des niches et baumes étagées assez extraordinaires ont déjà été décrites dans le Gard (Jolivet & Paris, 2003), ou encore vues dans l'Hérault au dessus des Gorges de la Cesse.

La communication entre les deux niveaux est surprenante : à l'étage inférieur, il faut marcher à quatre pattes dans un conduit surbaissé, qui paraît sans issue,



Fig 2 : La grotte Notre Dame vue du hameau des Subis.

pour voir un départ dans le plafond. Cette communication est-elle entièrement naturelle ou l'homme l'a-t-il agrandie pour pouvoir y passer sans trop de difficultés, tout en lui conservant une certaine exigüité pour pouvoir l'obstruer en cas d'invasion. Si on peut expliquer scientifiquement la présence de baumes étagées à flanc de falaises, on ne peut justifier la fonction naturelle d'un boyau dont le creusement n'a pas grand-chose à voir avec la karstologie...

Dans l'étage inférieur, les murs de soutènement qui retiennent la terre et permettent d'obtenir un niveau régulier subsistent encore ; à ce niveau ils surplombent de huit mètres le bas de la barre rocheuse sur laquelle ils sont bâtis. Par contre, le mur qui

prolongeait en hauteur ce soutènement pour abriter les défenseurs a en grande partie disparu. Seule subsiste, sur une hauteur de deux mètres, et une longueur d'un peu plus de trois mètres, sa partie N-O adossée à la paroi. On y retrouve deux meurtrières (photo). On accède à cet étage inférieur par un escalier de terre de douze marches, retenu par un mur de soutènement en pente. En haut de l'escalier, un passage étroit permet de pénétrer dans la grotte (fig. 3 et 4).

Cette grotte défensive, orientée plein nord,



Fig 3 : Les escaliers menant à la grotte et l'entrée dans le mur d'enceinte.

ne devait pas être très fréquentable en hiver. Nous en avons fait le lever en novembre, un jour de mistral où il ne faisait pas bon traîner près de son orifice. Par contre, dans la salle intérieure de l'étage supérieur, la température était supportable. La grotte est très sèche, sans aucun suintement et les défenseurs n'auraient certainement pas pu supporter un siège trop long. Elle ne pouvait avoir qu'une fonction défensive très temporaire, en attendant des secours ou en espérant que les assaillants n'aient que l'intention d'une rapine vite faite !

L'étage inférieur, d'une longueur de vingt-cinq mètres et d'une largeur de quinze mètres dans sa partie principale, était assez vaste pour abriter une chapelle (figure 5) de 5,4 mètres sur 6,6. Sa hauteur à l'endroit de la chapelle est de cinq mètres. A l'époque moderne, il a servi de refuge aux moutons, dont les



Fig 4 : Le mur de défense du premier étages et les deux meurtrières encore en place.

crottes se mêlent à la terre sèche et meuble, donnant aux lieux une odeur forte. Dans la chapelle, subsistent quelques restes de bougies ; correspondent-ils à une piété réelle ou à la création d'une ambiance s'accordant avec les lieux.

À l'étage supérieur, le mur de pierres sèches vu d'en bas n'a qu'une hauteur de un mètre et une fonction de soutènement : il retient terre meuble et sèche de bonne épaisseur et permet d'avoir un niveau à peu près régulier. On ne peut dire s'il montait plus haut autrefois, dans un but de protection. Au fond,



Fig 5 : La chapelle Notre Dame.

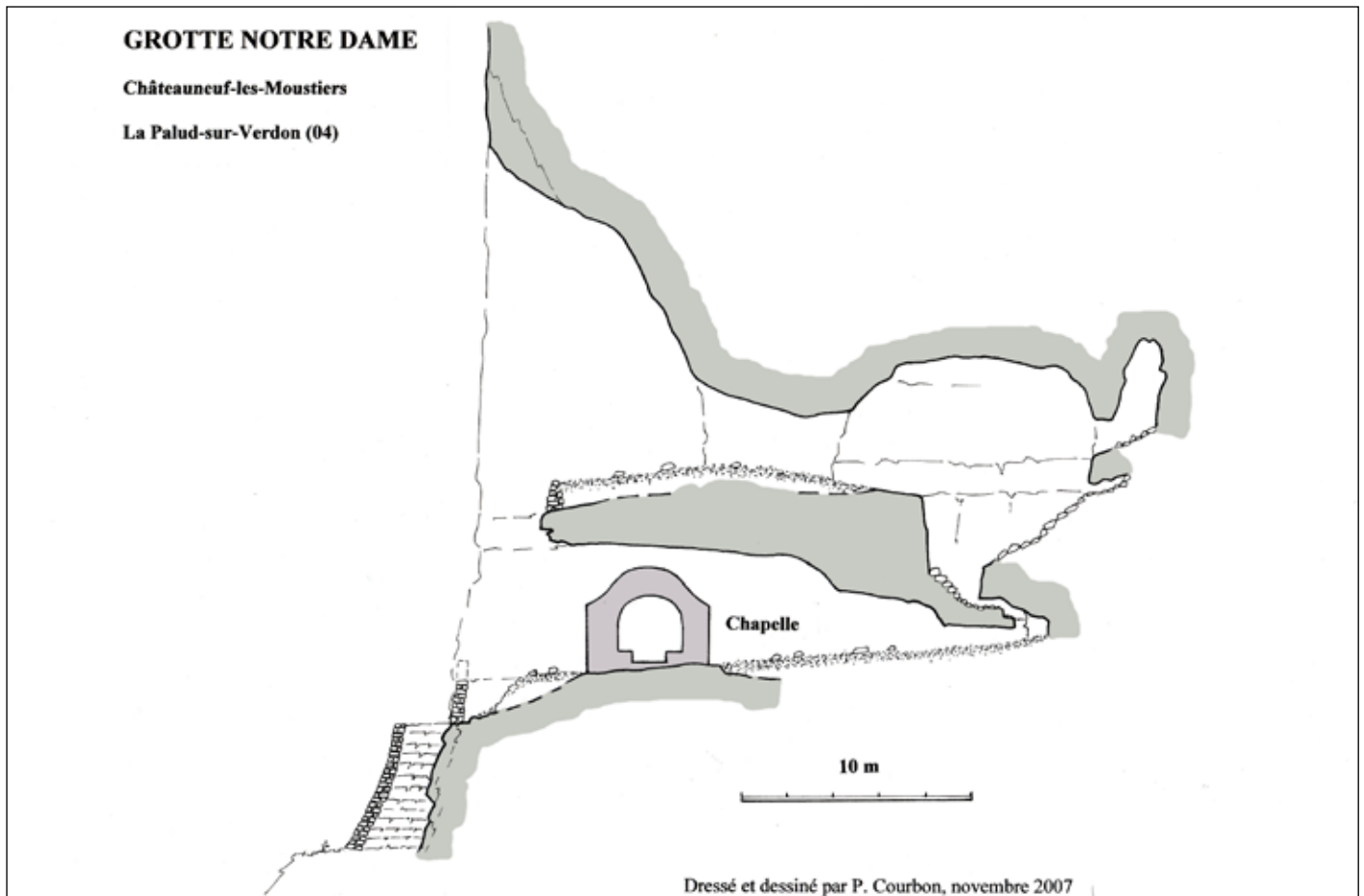
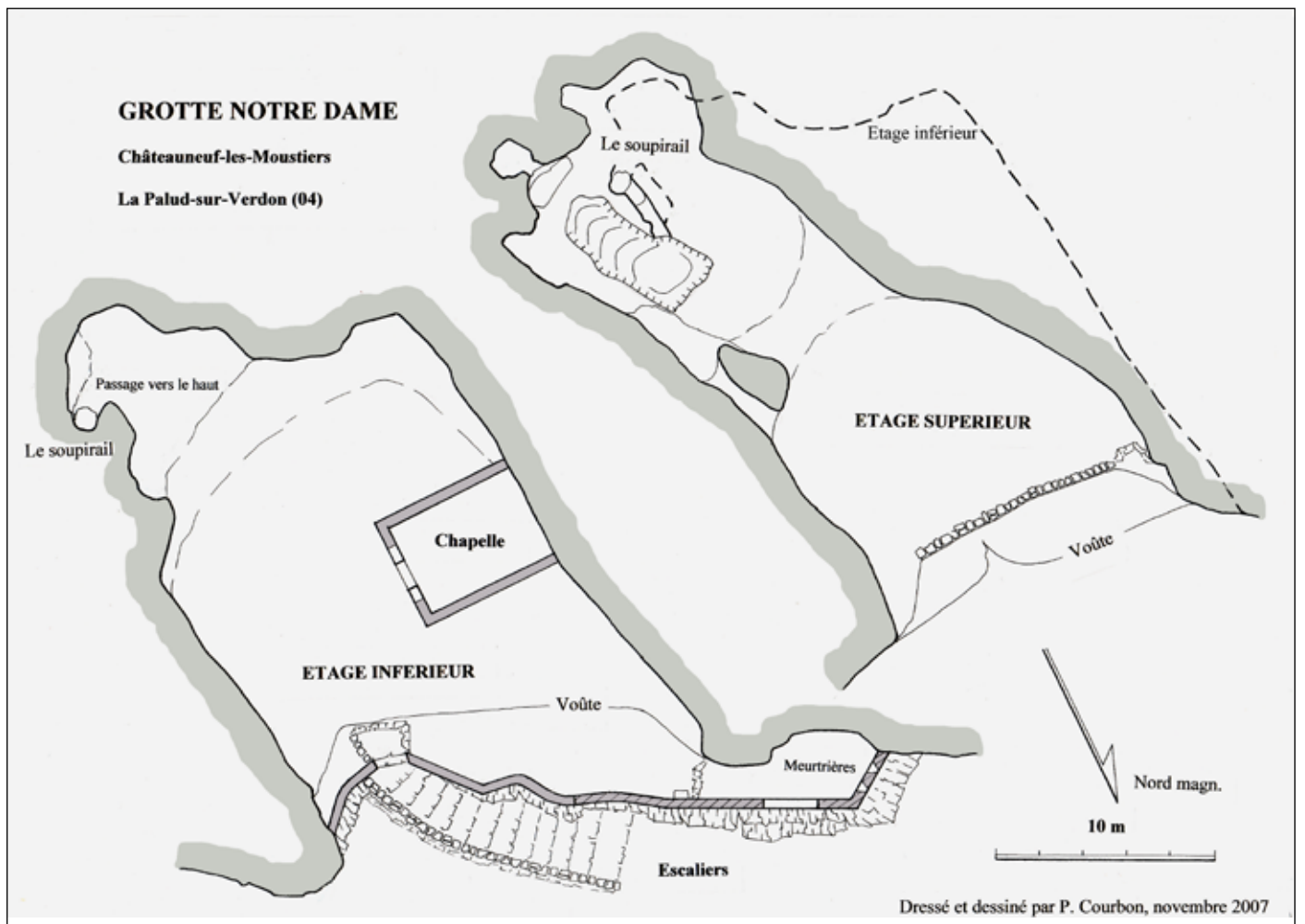


Fig 6 et 7 Topographie de la grotte Notre Dame. Sur la coupe verticale du haut, on voit le boyau qui permet de passer d'un étage à l'autre. Sur le plan qui figure en bas, les deux étages sont représentés.



dans la salle d'une dimension d'une dizaine de mètres de diamètre et d'une hauteur de six mètres, il existe deux effondrements : un qui permet la communication avec le bas et l'autre encombré de pierrailles et qui n'a pas été obstrué par la terre. Nous ne savons si des fouilles ont été entreprises dans la grotte.

Le village de Châteauneuf-lès-Moustiers

Il nous a paru intéressant de rapporter l'histoire de ce village, parce qu'elle est certainement liée à celle de la grotte. Il est évident qu'avec l'abandon du village, la chapelle Notre Dame ne reçoit plus la visite de la plupart de ceux qui venaient y prier et l'entretenir.

On trouve des traces de « Château Neuf » dès le XI^e siècle. Le village qui deviendra Châteauneuf, puis Châteauneuf-lès-Moustiers, entame son déclin quand, au milieu du XIX^e siècle, la route de Castellane à Moustiers abandonne son ancien tracé (carte de Cassini) pour passer par la Palud et la route actuelle qui surplombe vertigineusement les gorges du Verdon via les cascades de Saint-Maurin. Jacques Cru raconte qu'à l'époque deux kilomètres de la route restaient à ouvrir au « pétard » (dynamite). Faute de crédits, la préfecture ne se décidait pas à finir ces deux kilomètres. Le maire de la Palud fit alors un emprunt de 10.000 francs-or auprès de ses administrés, ce qui permit de terminer la route. Son ouverture entraîna l'abandon du chemin qui, passant à Châteauneuf, alimentait les commerces locaux. Ce fut le début du déclin. (figure 8).

Le coup de grâce arriva avec la guerre de 1914-18 et

l'hémorragie qui vit périr dix-neuf hommes valides du village. À l'entrée de Châteauneuf-lès-Moustiers se trouve un oratoire ; au fond de la niche, une pla-



Fig 9 : Dans l'oratoire de la chapelle de Périer, située 3 km au nord de Châteauneuf-lès-Moustiers, une plaque en marbre à sans doute remplacé un saint. « Tous ceux qui pieusement sont morts pour la patrie, ont droit qu'à leur tombeau la foule vienne et prie » (V. Hugo). A Châteauneuf, un autre oratoire a une plaque identique avec onze noms des morts de 1914-18 et une autre petite dédiée à un mort de la guerre 1939-45.

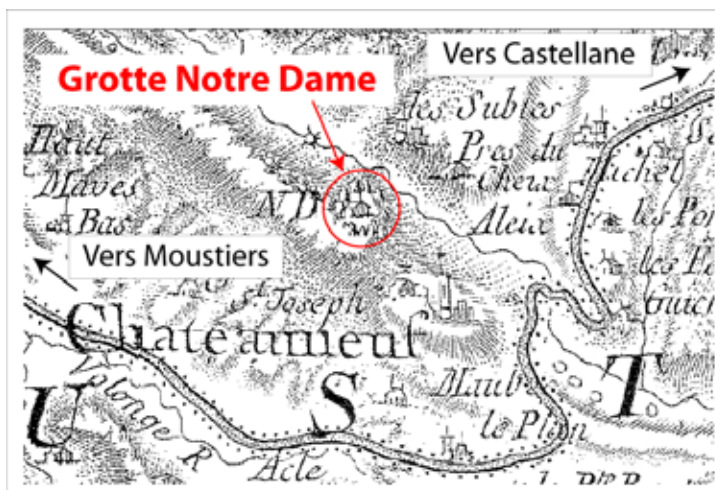


Fig 8 : Sur la carte de Cassini (XVIII^e s.), figure un cercle de pierres représentant la grotte, à l'intérieur duquel on distingue la chapelle Notre Dame, notée « ND ». Le village de Châteauneuf était situé sur le tracé de l'ancienne route de Castellane à Moustiers, la nouvelle route, ouverte plus au sud dans les gorges du Verdon, l'a définitivement condamnée.

que en marbre à sans doute remplacé un saint. Elle commémore le nom de ces hommes. Sur une autre plaque, située sur la chapelle de Périer, figurent les noms des huit autres (photo). A Châteauneuf, un autre nom fut rajouté aux autres concernant la guerre 1939-45 (figure 9).

Le dernier habitant du village, un tisserand, partit vers 1932. Mais, la commune qui comportait, hors du village, des lieux dits habités et des fermes, subsista jusque vers les années 1970 où elle fut rattachée à celle de la Palud-sur-Verdon. Sur une photo de 1975 (Cru, 2001), il y avait encore un toit et des tuiles sur l'église et certaines maisons. En 2008, ce ne sont plus que des ruines où, non seulement les toits se sont écroulés, mais où, sans leur protection, de nombreux murs n'ont pas tardé à tomber (photo en tête d'article). Le temps a accéléré son œuvre destructrice.



BIBLIOGRAPHIE

A. A. (1983) – Comptes rendus du 2e trimestre 1983. Spéléologie, bull. C. M. de Nice, n° 121, pp. 1-2, 10-14.

ALLEMAND Denis & UNGAR Catherine (1988) – Grottes murées en Haute-Provence : Mons, Méailles, Châteauneuf-lès-Moustiers. Mémoires de l'Institut de Préhistoire et d'Archéologie des Alpes-Maritimes, tome XXX, pp. 157-163.

ALOR Josiane, CATRISSE Colette & LUCCHESI Alexis (1990) – Randonnées pédestres dans le pays du Verdon. Edisud édit., 184 p.

BIGOT Jean-Yves (2005) – Les grottes bas-alpines de l'est de la Durance : approche historique in Audra Ph. « Méailles et la région d'Annot. Paysages culturels karstiques. Architecture d'une relation homme-territoire unique ». Université de Nice Sophia Antipolis, Département de Géographie édit., pp. 37-46.

CAPODURO M. (1914) – Monographie des Chauvets.

COLLIER Raymond (1969a) – Les origines du christianisme et l'architecture rupestre en Haute-Provence. Annales de Haute Provence, tome XL, n° 255, pp. 305-325.

COLLIER Raymond (1969b) – Les origines du christianisme et les chapelles rupestres de Haute-Provence (suite). Annales de Haute Provence, tome XL, n° 256, pp. 383-413.

CRU Jacques (2001) – Histoire des Gorges du Verdon jusqu'à la Révolution. Edisud édit., pp. 70, 71, 75, 76.

DAUTIER André-Yves (1999) – Trous de mémoire. Troglodytes du Luberon et du plateau de Vaucluse. Les Alpes de Lumière, Alpes de Lumière & Parc naturel régional du Luberon édit., n° 133, 168 p.

FERAUD Jean-Joseph-Maxime (1861) – Histoire géographique et statistique du département des Basses-Alpes. Nouv. Edit., Digne, Réédition Lafitte Reprints en 1980.

GAUCHON Christophe (1992) – Les grottes sanctuaires dans le Sud-Est de la France. Karstologia, bull. de l'Association Française de Karstologie, n° 19, pp. 11-18.

GAUCHON Christophe (1997) – Des cavernes et des hommes. Géographie souterraine des montagnes françaises. Karstologia mémoires, n° 7, FFS & AFK édit., 248 p.

JOLIVET Joël & PARIS Véronique (2003) – Niche dans un creusement pariétal de falaise, gorges de l'Aiguillon, Concluses de Lussan ; niche dans un abri sous roche, combe de Peyrol (Gard). Actes de la 13e Rencontre d'Octobre, Saint-Christophe-la-Grotte - 11 & 12 octobre 2003, pp. 67-68.

MARI Edmond (1994) – Les bâtisseurs de l'impossible. L'histoire d'énigmatique des constructions du Sud-Est de la France. Chez l'auteur, 256 p.

MARTEL Pierre (1979) – Un site, Saint-Maurin. Annales de Haute Provence, tome XLVIII, n° 283-284, pp. 123-125.

SEBILLOT Paul (1983) – La Terre et le Monde souterrain. Coll. Le Folklore de France. Imago édit., 312 p.

VERDEGEN Roger (1981) – Extraordinaire canyon et merveilleux Verdon. Les créations du Verdon édit., 224 p.

Paul Courbon, 9 bd des Amis – bât BA,
13008 Marseille
04.91.82.34.61
paul.courbon@yahoo.fr

Jean-Yves Bigot, Les 7 Portes,
04400 Barcelonnette 04.92.81.45.11,
catherine.arnoux@club-internet.fr